

Récital Scheler

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **36 (1898)**

Heft 42

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-197135>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

moi, pauvre esclave, qui me prive de tout.

— Tu te privas de quoi ?

— Pendant que Monsieur gaspille l'argent en absinthés, en cigares.

— Un cigare le dimanche. Enfin, veux-tu me donner mon chapeau, oui ou non ?

— Fâche-toi ? prends-le ton chapeau.

M. Manillou sort son chapeau de son carton et le brosse soigneusement.

— Si tu prenais un parapluie ? dit sa femme.

— Par ce soleil ! ce serait ridicule.

— Il peut survenir un orage.

— Je me mettrai à l'abri.

M. Manillou sort, sa femme l'accompagne.

— Fais attention à ton chapeau ! lui crie-t-elle pendant qu'il descend l'escalier.

M. Manillou hausse les épaules et gagne les boulevards. Il n'a pas fait dix pas qu'il entend un bruit sourd, comme le bruit d'un objet qui tombe sur son chapeau.

Il retire sa coiffure et regarde : c'est un oiseau qui s'est oublié sur son gibus.

— Sale bête ! s'écrie M. Manillou, cela n'a aucune retenue. On devrait expulser les oiseaux de la capitale. Mon chapeau est dans un bel état.

M. Manillou entre dans un café, se fait servir un bock et une carafe d'eau. Il prend son mouchoir et, avec d'innombrables précautions, il enlève les excréments déposés par le malencontreux pierrôt ; il a beau laver, il reste une tache. M. Manillou songe à la scène que sa femme ne manquera pas de lui faire. Pour sécher son chapeau, il le pose sur une chaise ; un garçon affairé bouscule la chaise et le chapeau va rouler sur le plancher, au milieu de la sciure et des crachats.

— Faites donc attention, imbécile ! s'écrie M. Manillou.

— C'est moi que vous appelez imbécile ? demande le garçon.

— Espèce d'idiot ! reprend M. Manillou qui ramasse son chapeau tout souillé.

— Idiot ! s'écrie le garçon, répète-le donc, vieux melon, gâteaux !

Une dispute s'engage, le patron accourt ; M. Manillou, pour avoir la paix, donne quarante sous de pourboire au garçon et lui fait des excuses.

Il s'en va furieux.

Vers quatre heures, le ciel s'assombrit, de gros nuages noirs s'amoncellent, un orage éclate ; la pluie tombe à verse.

— Il ne fallait plus que cela ! s'écrie M. Manillou qui se sauve dans un café.

La pluie tombe toujours et M. Manillou a un rendez-vous d'affaires auquel il ne peut manquer.

Passé un marchand de parapluies, il l'appelle :

— Combien vos pépins ?

Le marchand comprend à l'impatience de son client qu'il en a un pressant besoin.

— Quinze francs, dit-il.

— Quinze francs ! s'écrie M. Manillou, plus que le prix de mon chapeau ; je n'en veux pas.

Le marchand le lui cède à treize francs.

M. Manillou sort, il s'aperçoit qu'il va manquer son rendez-vous : cinq cents francs au moins qui vont lui échapper. Il se décide à prendre un fiacre. Il monte sur un refuge, il attend ; il pleut toujours, toutes les voitures qui passent sont retenues.

Il aperçoit un fiacre libre ; il hèle le cocher.

— Psit ! Cocher, ici, vite !

— A qui que tu parles ? crie le cocher : ici ! comme un chien, alors.

— Soyez convenable, dit M. Manillou.

— Convenable ! reprend le cocher, marche à pattes, pané, purotin. Ça prend une voiture quand il pleut à seaux et ça se donne des airs de prince.

— Voulez-vous me conduire, oui ou non ?

— Va donc, canard !

— Je vais vous apprendre à vivre ; conduisez-moi chez le commissaire.

— Oh ! la, la, tu ne m'as pas regardé ! Barbole ; je voudrais te voir noyer ?

Le cocher fouette son cheval et s'éloigne au galop.

M. Manillou se précipite sur un tramway, il est complet. Il se rend dans un bureau d'omnibus ; après une demi-heure d'attente, il peut enfin trouver une place. En montant dans l'omnibus, il écrase son chapeau contre la plate-forme. C'est un désastre : ce n'est plus un chapeau, c'est un soufflet.

M. Manillou est de plus en plus furieux. Pour comble d'infortune, il manque son rendez-vous ; son client, las de l'attendre, est parti. Il revient

pédestrement, par une pluie battante ; pour se sécher, il entre dans un café : il y trouve des amis qui se moquent de sa mine déconfite et de son chapeau. On lui propose une partie de poker, il accepte ; inattentif à son jeu, il perd constamment. Huit heures et demie sonnent, il a déjà perdu cinquante francs ; il ne sera chez lui qu'à neuf heures et sa femme qui l'attend pour dîner à sept heures !

Elle va lui faire une scène épouvantable.

Il rentre chez lui tout mouillé.

— En voilà une heure pour rentrer ! s'écrie Mme Manillou.

— Quand on est en affaires, on rentre quand on peut.

— Dans quel état es-tu ? Mais je ne me trompe pas, ton chapeau neuf est complètement ahimé ! Tu n'as pas honte de rentrer avec un chapeau pareil !

— Il m'est arrivé un accident.

— Tu n'as pas voulu m'écouter ; je t'avais dit de prendre un parapluie.

— J'en ai acheté un.

— Acheter un parapluie ! s'écrie Mme Manillou, quand nous en avons cinq qui dorment à la maison ! Tu n'y vas pas de main morte. Où est-il ? Montre-le ?

M. Manillou va chercher son parapluie qu'il a déposé à la cuisine.

— Combien l'as-tu payé ?

— Treize francs.

— Treize francs, un parapluie en coton de trois francs !

— Le marchand en voulait quinze francs.

— Il t'a volé. Oh ! les hommes, quelles nullités !

Où as-tu été pour mettre ton chapeau dans un pareil état ?

— D'abord un oiseau a fienté dessus.

— Un oiseau ! On fait attention ; on ne passe pas au-dessous.

— Je suis entré dans un café.

— Pour dépenser ton argent.

— Pour le nettoyer.

— Ton argent ?

— Mon chapeau ; tu ne comprends rien ! Je l'ai déposé sur une chaise, un imbécile de garçon l'a culbuté ; bref, la pluie est venue ; en montant dans un tramway, je l'ai aplati. Comme la pluie tombait toujours, j'ai dû me réfugier dans un café ; j'ai joué au poker.

— Et tu as perdu.

— Une vingtaine de sous seulement.

— Montre ton argent, dit Mme Manillou qui s'empare du porte-monnaie de son mari ; tu avais soixante-dix francs, il ne reste plus que cinq sous !

— C'est pour ne pas abîmer mon chapeau.

— Un chapeau de quatorze francs !

— Tu m'ennuies à la fin ; tu dépenses bien davantage pour ta toilette.

— Il faut bien que je m'habille. Je ne dépense pas mon argent au café, moi !

— Il ne faudrait plus que cela !

— Tu oublies que j'ai apporté une dot.

— Parlons-en.

— Vingt-cinq mille francs.

— Une belle affaire !

— Tu ne disais pas cela quand tu me faisais la cour ; tu étais à plat ventre devant ma dot.

— En voilà assez ! s'écrie M. Manillou dont la patience est à bout.

— Je divorcerai.

— Tout de suite si tu veux ; tiens, le voilà ton chapeau !

M. Manillou applique son couvre-chef sur la tête de sa femme ; d'un coup de poing, il le lui enfonce jusqu'aux oreilles.

— Au secours ! A l'assassin ! s'écrie Mme Manillou pendant que son mari gagne la porte et s'enfuit.

EUGÈNE FOURRIER.

Après ces événements, nous voyons la paix et la

tranquillité renaître dans notre patrie, et la grande majorité des cantons contribuer à la réorganisation de la Suisse par l'adoption du pacte fédéral de 1848, faisant de notre pays un Etat fédératif doté d'un pouvoir central fort et respecté, un Etat capable de se développer librement.

Les dernières pages de la 6^e livraison sont consacrées à l'examen des nombreux progrès réalisés sous le nouveau régime constitutionnel. Comme dans les précédentes livraisons, les illustrations, très nombreuses, sont fort belles. — Editeurs : F. Payot, à Lausanne, et Schmid et Franke, à Berne.

Cyrano de Bergerac, aéronaute.

Les lignes suivantes, que nous envoie un de nos lecteurs, sont aujourd'hui doublement d'actualité.

Premièrement, parce que l'aéronaute dont il est question n'est autre que le Cyrano de Bergerac qui vient d'illustrer à jamais Edmond Rostand, dans sa spirituelle comédie. Cette comédie est la pièce à la mode ; son succès grandit tous les jours. Les personnes qui ne l'ont pas encore entendue feront bien de profiter de la seconde et dernière représentation, qui nous sera donnée *mardi prochain*, 18 courant, par la Tournée Moncharmont et Luguet. C'est le moment de prendre ses billets.

Secondement, l'actualité des lignes ci-dessous est dans l'intérêt croissant que l'on porte à la *navigation aérienne*.

Voici ce qu'on nous écrit :

« Nous lisons dans la *Physique expérimentale* de Alexis Clerc, publiée il y a vingt ans, page 155, au chapitre « De la pesanteur » :

« Cyrano de Bergerac (1620-1655) aurait, paraît-il, proposé de s'élever dans les airs :

» 1^o — Au moyen de fioles remplies de rosée, que le soleil aspire et fait monter.

» 2^o — Par un solide à huit faces, creux, chauffé par le soleil et dont la partie inférieure laisse pénétrer l'air froid, plus dense, qui enlève la machine.

» 3^o — Par un char de fer et un boulet d'aimant, que le voyageur lance successivement dans les airs et qui attire constamment le char. »

Les propositions de ce pauvre Cyrano n'ont pas eu grand succès. Si jamais il a enlevé quelque un du sol, ce doit être plutôt à la force de son poignet légendaire.

THÉÂTRE. — Le succès de la saison de comédie est assuré. La bonne impression laissée par les débuts s'est confirmée, dimanche, dans le beau drame : *Une cause célèbre*, et jeudi, dans *l'Abbé Constantin*, de L. Halévy. Nous avons décidément une très bonne troupe ; notre devoir est de l'encourager. Allons au théâtre.

Demain, dimanche, **Les deux Orphelines**, drame en 5 actes et 8 tableaux, de MM. d'Ennery et Cormon. — *Prix du dimanche*.

Récitals Scheler. — D'une de nos lectrices : « La première séance de M. Scheler a été un vrai régal. Par son talent et le choix très heureux de ses morceaux, M. Scheler a tour à tour fait rire et — pourquoi ne pas l'avouer — pleurer ses auditeurs. Ainsi que nous l'avions prévu, la salle était bien garnie ; le souvenir des séances d'il y a dix ans avait ramené nombre de fidèles. Il y aura plus de monde encore au second récital, fixé à *mercredi prochain*, 19 octobre. » — Billets en vente chez M. Tarrin et à l'entrée.

L. MONNET.

OCCASION Les grands stocks de marchandises pour la Saison d'automne et hiver, tel que :

Etoffes pour Dames, fillettes et enfants.

dep. Fr. 1 — p. m.

Milanes, Bouxkins, Cheviots p' hommes » 2 50 »

Coutil imprimé, flanelle laine et coton » — 45 »

Cotonnerie, toiles écrues et blanchies » — 30 »

jusqu'aux qualités les plus fines sont vendues à des prix excessivement bon marché par les Magasins populaires de **Max Wirth, Zurich.** Echantillons franco. Adresse: **Max Wirth, Zurich.**

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.